



Réception de Georges Kleiber

DISCOURS DE MARC WILMET

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 8 OCTOBRE 2016

Monsieur,

On m'en voudrait de ne pas sacrifier en commençant au traditionnel couplet du « Monsieur », ces deux syllabes, *Monsieur*, empreintes à l'extérieur de solennité académique, évidemment, mais, au fond, de connivence, d'affection, d'amitié...

La froideur affichée s'accroît dans notre cas d'un curieux retour en arrière. Il m'a fallu jadis batailler ferme pour que vous acceptiez de passer à mon endroit du « vous » au « tu », auquel vous rechigniez sous de vains prétextes, le douteux droit d'ainesse de quelques années de différence (à mon désavantage, hélas !) ou, allez savoir, en raison de ma familiarité précoce avec votre mentor Robert Martin. (Qui par parenthèse aurait pu être en mesure de vous accueillir ici. Je me rappelle avoir surpris, lors du XIV^e Congrès de la Société de linguistique romane, à Naples, une conversation entre Pierre Ruelle et Albert Henry, désireux l'un et l'autre d'élire le jeune Martin – philologue déjà confirmé, linguiste créatif – dans leurs Académies respectives, la nôtre et la thérésienne voisine. Se sont-ils fait des politesses, je l'ignore. Toujours est-il que l'Académie française des Inscriptions et Belles-Lettres les a devancés. Les figues après Pâques perdent leur saveur. Bref, à défaut de l'incomparable défricheur du moyen français, poursuivant quasi seul, au long des années, une aventure lexicographique dont on ne trouverait l'équivalent que chez Littré au XIX^e siècle, vous aurez à vous accommoder – je ne dis pas à vous satisfaire – de son coéquipier de la *Syntaxe du moyen français*, en l'occurrence, circonstance aggravante, un médioprofanciste transfuge.)

Monsieur, donc, puisque « Monsieur » il y a, vous êtes de ceux qu'on ne présente plus à des spécialistes. À l'intention néanmoins d'un public éclectique, permettez-moi d'esquisser votre portrait. Il en vaut la peine.

Vous êtes né à Sélestat, commune du Bas-Rhin, le 6 décembre 1944, une Saint-Nicolas sans rien de festif, car le front de la guerre qui s'éternisait coupait la ville en deux. Vous avez vu le jour – métaphoriquement – côté allemand, abrité des bombardements alliés dans les caves de l'hôpital jouxtant l'église Saint-Georges (de là votre prénom). Votre père, enrôlé dans la Wehrmacht, sera prisonnier des Russes. Votre mère se réfugie avec ses quatre enfants au village de Pfaffenheim, à une douzaine de kilomètres au sud de Colmar, auprès de votre grand-père, vigneron-restaurateur passionné de peinture et francophile. Qui se serait douté, aurait prédit qu'ils propulseraient de la sorte le nom de leur bourgade vinicole en même temps au firmament de l'œnologie et de la linguistique ?

N'anticipons pas.

Vous coulez une enfance paisible et somme toute heureuse, bien que les vignes ne rapportent pas lourd à l'époque et que votre maman, une « modeste modiste » ainsi que l'écrira son cadet (qui n'a jamais résisté à une allitération), pour agrémenter les fins de mois, en soit réduite à rafraichir chaque année, vers le printemps (je cite), « l'unique chapeau fatigué des femmes de vigneron ».

Votre parler d'origine n'est pas le français. C'est en alsacien que vous prononcez vos premiers mots. Comme la bonne sœur chargée des petits à l'école maternelle assaisonnait généreusement de patois la langue de Molière, le vrai choc se produit en primaire. Une chasse impitoyable à l'idiome germanique y est menée. Les religieuses avaient inventé un jeu poussant contre toute morale à la délation. L'élève pris en flagrant délit de fuite alsacienne recevait une grosse pièce de monnaie, à charge pour lui de s'en débarrasser sur un nouveau délinquant avant la cloche de 16 heures, quand l'ultime dépositaire écopait d'une punition accentuant l'opprobre.

Le dressage au bilinguisme asymétrique fut parfois pénible. Un jour que la maîtresse, attentive à contrôler le vocabulaire de ses ouailles, exhibait des séries d'images en demandant le nom français de l'objet représenté, vous avez identifié, beau croissant jaune détaché sur un ciel noir, la lune, qui en allemand ou en alsacien est du genre masculin : *der Mond*, et vous avez lancé fièrement *le lalune*,

déclenchant les moqueries de la classe. Vous ne comprendrez que bien plus tard, en licence de lettres, que vous aviez reproduit l'agglutination populaire à l'œuvre dans *lierre* (l'article *le* soudé au nom *ierre*) et dans *tante* (du latin *amitam*, source de l'ancien français *ante*, d'où – le possessif féminin *ta* précédant l'adoption de *ton* devant une voyelle – *ta ante* et, après élision supprimant l'hiatus, *t* apostrophe *ante* : *t'ante*, fusion *tante*, puis *la*, *ta* ou *ma tante* — et, dans l'usage wallon de mon enfance : *ta matante* !). Il serait audacieux de présumer que vous devez à cette humiliation votre vocation d'investigateur du langage. La péripétie vous révélera au moins que l'onction linguistique promet absolution des péchés grammaticaux.

La plupart de vos camarades de l'école des garçons de Pfaffenheim étaient voués, au mieux à la culture des champs, au pire aux mines de potasse du bassin industriel ou aux usines de filature de la Vallée Noble de Soultzmatt. Votre destin à vous allait bifurquer. Un instituteur du cours moyen, par ailleurs grand amateur de schnaps, vous préserve de son addiction personnelle au mout des raisins de Gewürztraminer en vous obtenant une bourse pour le collège Bartholdi de Colmar. La République sait reconnaître le sien. La voie de votre réussite était tracée : études collégiales, lycée, baccalauréat ; enfin l'Université.

À l'aube des années soixante, la Faculté des Lettres de Strasbourg vivait une exceptionnelle effervescence. Le Centre de Philologie romane hébergeait sous la houlette autoritaire du phonéticien Georges Straka les plus huppés philologues européens et des essais d'étudiants québécois bénéficiaires de la « Révolution tranquille ». Vous vous inscrivez en Propédeutique. Le cours de Gérard Moignet sur le subjonctif, du latin postclassique à l'ancien français et au français moderne, loin de vous rebuter (de cent auditeurs, cinq subsistaient au mois de mai !), vous ouvre des horizons insoupçonnés. Il faut avouer que les leçons de littérature vous semblent fades, les exégèses plates, les commentaires stylistiques manquer bigrement de rigueur au regard du structuralisme ambiant. La psychomécanique guillaumienne que propage Moignet vous captivera. Sans jamais vous capturer toutefois.

(*Mutatis mutandis*, j'aurai suivi un parcours similaire. Initialement séduit, je ne partage plus aujourd'hui aucune des analyses de Gustave Guillaume relatives au verbe ou à l'article. N'empêche, celui qui a goûté de près ou humé de loin son enseignement conserve un irrépissable besoin d'assortir l'expérimentation pure et

simple d'une descente vers les profondeurs ou, quelquefois, d'un saut périlleux dans la stratosphère. Certains préceptes épistémologiques du mage à barbe blanche élaborent toujours, de mon point de vue, un authentique deuxième Discours de la Méthode. Par exemple ce dialogue du « fait » et de l'« esprit », non exempt de lyrisme, que je ne me lasse pas de répéter et que gagneraient à méditer, je crois, les chercheurs de toutes obédiences : « Le fait déclare à l'esprit : je suis ce contre quoi en toi-même (un fait est un fait, entend-on dire en ce sens) tu ne peux rien, incline-toi donc, abdique ta prétendue royauté, puisque ma réalité, portant témoignage contre elle, enclôt ton jugement, lui retire sa liberté. Mais le drame voué à durer aussi longtemps qu'il y aura des hommes, et qui pensent, ne se dénoue pas sur cette sommation et l'activité pénétrante – c'est sa pente naturelle – de l'esprit, que la sommation ne suspend pas, s'insinue, aidée souvent par le hasard, jusqu'au dedans profond, jusqu'au cœur du fait, et là découvre une constitution rigoureusement et subtilement ordonnée où la raison se retrouve et qui porte témoignage contre le témoignage que le fait, fort de sa patente réalité, avait d'abord porté contre l'esprit ».)

Concrètement, la phonétique descriptive vous autorise à revisiter, protégé désormais des suspicions politico-éthiques, les consonnes du dialecte alsacien. Charles Muller vous initie à la statistique linguistique (réservons-lui une pensée, il vient de mourir à l'âge de 105 ans). Vous achevez brillamment la Maîtrise, préparez le concours de l'Agrégation et obtenez le titre de haute main (un des deux candidats reçus, avec l'actuel maire de Strasbourg, Roland Ries). Vous soutenez en 1974 une thèse de troisième cycle consacrée aux réseaux lexicaux du nom *ire* en français médiéval – *ire* 'colère' et *ire* 'douleur' –, applaudie d'emblée pour sa méthode et ses acquis.

Entretemps, vous participez au séminaire de sémantique de Robert Martin. La probité intellectuelle, la clarté pédagogique, la finesse interprétative teintée d'un humour discret, les vertus de synthèse, les exigences scientifiques du professeur vous subjuguent au point que vous le choisissez comme directeur de la thèse de doctorat d'État, défendue en 1979, publiée en 1981 : *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*.

Nous voilà au pied du mur.

Ce livre de 538 pages, je l'exprime comme je le pense, et je pèse mes mots, fut, est et restera un ouvrage majeur de la linguistique générale et française au XX^e siècle. En délaissant la diachronie (l'histoire du français ne vous retiendra plus que sporadiquement), vous enrichissez la perspective synchronique de l'apport des logiciens et des philosophes du langage qui était pour les linguistes une *terra incognita*.

Mesdames, Messieurs, rassurez-vous (soyons francs, j'aimerais que vous pensiez *in petto* « dommage »), je n'entends pas vous infliger une épreuve de grammaire. Si je vous demandais pourtant ce que vous savez des noms propres, vous me répondriez peut-être qu'ils désignent des individus ou des entités : l'anthroponyme *Nestor*, le zoonyme *Médor*, le toponyme *Bruxelles*... Mais en quoi les unicas *enfer, paradis, purgatoire*... seraient-ils dès lors des noms communs ? Et le nom propre *Dieu* des religions monothéistes se muerait-il d'un coup de baguette magique en nom commun *dieux* avec *x* du paganisme par la grâce du pluriel (mais *les Orléans, les Bourbons, les Saxe-Cobourg, les Capulet, les Montaigu, les Dupont-Dupond*... aussi sont pluralisables) ou du *d* minuscule (mais les majuscules ne sont qu'une marque de considération – sincère ou non – dans *le Roi, le Premier Ministre, le Parlement*... et nos adresses électroniques s'en dispensent) ? Ou que les noms propres *Nestor, Médor, Bruxelles*, etc. refusent un article (mais les noms de pays et plusieurs noms d'îles le requièrent : *la Russie, la Corse, la Martinique, l'Angleterre*...) ? Ou qu'ils sont intraduisibles (essayez de chanter ça aux touristes qui, en Belgique, naviguent du Charybde de Mons ou de Petit-Enghien au Scylla de Bergen ou de Lettelingen...).

Au moment où Georges Kleiber entre en lice, deux options antagonistes se disputaient les suffrages des sémanticiens.

L'une, celle des noms propres « vides de sens », affirme que le nom propre repère un objet ou un être à travers ses métamorphoses sans en dévoiler aucun attribut. Imaginons, sur le modèle de la parabole du bateau de Thésée, une voiture que j'aurais nommée *Marguerite*. Elle n'est plus très jeune. On lui a remplacé le capot, une aile, la transmission, les freins, le moteur... Eh ! bien, au fil des avatars, elle demeure ma fidèle Marguerite.

Problème : à supposer que les noms propres manquent de contenu, comment parvient-on à décrypter les énoncés *Bourguignon était Dorante tandis que Lisette*

était Silvia (dans *le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux) ou *Émile Ajar était en réalité Romain Gary*, etc. ?

L'objection suscite en réplique diagonale la conception des noms propres « riches de sens » : *Romain Gary* abrège « romancier français d'origine russe, aviateur, diplomate, mari de Jean Seberg, auteur de *La promesse de l'aube*, Prix Goncourt... », *Émile Ajar* résume « auteur de *Gros-Câlin*, de *La vie devant soi* et, pseudonyme de Romain Gary, Prix Goncourt moyennant la supercherie... ».

Le diable est dans les détails. L'exhaustivité des descriptions s'annonce inaccessible. Quel trait retenir et où s'arrêter ? *Socrate*, « philosophe grec » et/ou « maître de Platon » et/ou « corrupteur de la jeunesse athénienne » et/ou « condamné à boire la cigüe »... ? *Napoléon* « vainqueur d'Austerlitz » ou « vaincu de Waterloo » ? Que « décrirait » encore *Paris* pour peu qu'« avec des *si* », la capitale de la France soit mise, selon le dicton, « en bouteille » ?

Arrive le juge-arbitre Kleiber. Foin du sens zéro ou du sens infini, il ramène la signification du nom propre Npr à l'instruction « *x* est appelé Npr ». Miracle ! Les inconvénients des propositions antérieures s'évanouissent. *Émile Ajar était Romain Gary* égale « le *x* appelé *Émile Ajar* et le *x* appelé *Romain Gary* sont un seul et même *x* ». *Socrate*, philosophe grec, maître de Platon, d'Alcibiade et de Xénophon, époux de Xanthippe, condamné à boire la cigüe ou, personnage homonyme inventé de toutes pièces, commerçant illettré, célibataire, mort dans son lit..., conserve inaltérablement le droit à son nom de *Socrate*.

L'hypothèse fait mouche. Les commentaires *pro* ou *contra* pleuvent. Les comptes rendus éclosent. Les symposiums fleurissent. Des colloques s'organisent. Des livres s'écrivent. Au centre des débats (qui continuent de nos jours), Georges Kleiber conquiert une notoriété internationale. Il sera traduit en allemand, en espagnol, en polonais...

Lui poursuit son bonhomme de chemin. En poste, successivement, aux Universités de Besançon, de Metz, de Strasbourg. Bientôt médaillé d'argent du CNRS. Docteur *honoris causa* des Universités d'Uppsala et d'Aarhus. Invité partout où l'on étudie le français, il sauvegarde jalousement son ancrage alsacien (déclinant notamment l'appel de la Sorbonne), joue – avec talent, paraît-il, je confesse mon incompetence – dans l'équipe de football locale, anime une troupe

de théâtre dialectal, se porte sapeur-pompier volontaire et accompagne, armé d'un clairon et d'un tambour, les sorties de la clique.

Lagardère ne vient pas à toi ? Qu'importe, tu iras à Lagardère.

Avec son inséparable Martin Riegel, Georges Kleiber fonde les « Rencontres linguistiques en pays rhénan », qui établissent leurs assises annuelles dans les locaux de la coopérative vinicole de Pfaffenheim. Y être convié représentait aux yeux de tout linguiste né de bonne mère une faveur insigne, comparable, je présume, à ce que devait être, à Versailles, l'invitation au souper du Roi Soleil. Que ne s'est-il trouvé dans cette petite Cour un Saint-Simon mémorialiste ? Il aurait dépeint, au lieu des rivalités de princes du sang, bâtards légitimés, duchesses guignant un tabouret, marquis, vicomtes, vidames et barons querelleurs..., l'ambiance studieuse du cénacle, le respect mutuel, la fécondité des échanges, l'émulation tonique, les communications où chacun avait soin de livrer le miel de ses réflexions ; sans oublier, bien sûr, en novembre 1994, le baptême par ondoisement au Crémant de la *Grammaire méthodique du français* de Riegel, Pellat, Rioul, ni (j'aperçois d'anciens commensaux dont la pupille étincèle à ce souvenir) le banquet dans les caves de la coopérative, une somptueuse choucroute escortée de vins soigneusement cadencés et d'un cortège multicolore d'alcools et de liqueurs de fruits, l'ensemble ponctué au dessert de chansons du patrimoine (*Le temps des cerises, Étoile des neiges, Les copains d'abord...*, et le fameux *Avanie et framboise* de Bobby Lapointe, que l'assistance ne manquait jamais de réclamer à Jean-Christophe Pellat, qui avait la délicatesse de ne pas trop se faire prier), ces refrains rythmés, l'ai-je précisé ? au son de l'harmonica de l'amphytrion Georges Kleiber, maître des cérémonies omniprésent.

L'harmonica de Georges... Il a failli en une occasion lui jouer un vilain tour.

Avril 1997. À Milan, dans les locaux de la *Cattolica*, les professeurs de français italiens tenaient congrès. L'ami Leo (Leandro) Schena, l'aristocrate de la grammaire française, nous y avait fait venir en *guest stars*. Or, on allait vite le vérifier à nos dépens, les universitaires de la Botte sont plus formalistes que les nôtres. Le laisser-aller de la mise et de la parole est proscrit. La courtoisie règne. Pas ou peu de remarques de l'auditoire envers les conférenciers. Les intervenants déclamaient à la tribune un texte ciselé que saluaient, la prestation effectuée, des bravos nourris. À la pause, les orateurs vedettes fendaient une houle de

caudataires. Les titres instaurent de subtiles hiérarchies : *dottore, professore, commendatore, magnifico...*

Le dîner du soir fut au diapason, élégant, raffiné, les convives sagement disposés en éventail autour d'une table d'honneur, nous aux deux bouts.

L'objectivité du chroniqueur m'oblige, Georges, à repasser pour la circonstance au tutoiement. Vers la fin du repas, tu as sorti ta musique à bouche et entamé l'air des partisans (tout le monde connaît : « O bella ciao, bella ciao, bella ciao ciao ciao... »). Stupeur de l'assemblée. Silence pesant. Tu m'as fait un signe de détresse. J'ai couru à ta rescousse, mais un autre Georges, Brassens, eût dit de quoi j'avais l'air « avec ma petite chanson ». Heureusement, ayant avisé dans la salle une jeune *dottoressa* napolitaine, tu lui as dédié *O sole mio*. Impossible de résister, elle t'a rejoint. De proche en proche et de voix isolées en chœurs de plus en plus étoffés, malgré la réprobation hautaine d'une poignée d'irréductibles, le répertoire a défilé : *Funiculi Funicula, Santa Lucia, Catari, Mamma...*, puis, en manière de réciprocité, *La vie en rose, Chanson pour l'Auvergnat, L'âme des poètes...* et, canon quasi unanime cette fois, *Frère Jacques*, suivi du bouquet œcuménique : *Ce n'est qu'un au revoir, mes frères*.

Nous avons eu chaud.

Qu'on ne se trompe pas à ces anecdotes. Notre Académie royale de langue et de littérature françaises n'a pas élu un « gentil organisateur » de club de vacances mais un savant exemplaire. Qu'est-ce qui fait d'un linguiste un bon linguiste et d'un bon linguiste un grand linguiste ? Je me suis replongé à la recherche de la réponse dans la bibliographie de Georges Kleiber.

Vu de Sirius, un volume de publications proprement sidérant : vingt livres au minimum (quand on aime, on ne compte pas), trois ou quatre cents articles, une myriade de notes.

À la loupe, des intitulés plutôt inhabituels dans le landernau. Écoutez et savourez : « Pragmatique, où es-tu ? » (1982). « Une leçon de CHOSE : sur le statut sémantico-référentiel du mot *chose* » (1987). « L'énigme du Vintimille ou les déterminants à *quai* » (1987). « Les prépositions spatiales *devant/derrière* ont-elles un sens ou deux ? » (1988). « Sur la définition sémantique d'un mot : les sens uniques conduisent-ils à des impasses ? » (1990). « [Victor Hugo, Georges Sand, Marcel Proust ou Françoise Sagan], mais qui est donc sur l'étagère de gauche ? »

(1992). « Ici on ne peut pas utiliser là » (1995). « Quand le contexte va, tout va et... inversement » (1997). « Quand le tout est de la partie » (1998). « Est-ce qu'un veau peut être rapide et tendre ? » (1998). « De la soupe serait bon pour lui ou quand le féminin prend des attributs masculins » (2000). « Un imparfait de plus... et le train déraillait » (2003). « L'article défini *gastronomique* ou l'art d'en faire tout un plat » (2003). « Le gérondif en chantant et... en se rasant » (2006). Et encore ceci, un feu d'artifice à quadruple fusée que je ne risque pas d'oublier : « On a tous un *petit vélo* dans la tête, ou l'anaphore en *roue libre*, ou les différents *cycles* de l'anaphore, ou est-ce que vraiment l'anaphore est un *vélo* ? », dans *La grammaire en roue libre. Variations cyclo-linguistiques offertes à Marc Wilmet* (2003).

Maintenant, creusons la surface ludique. Je crois avoir trouvé, figurez-vous, la clé ou la recette du charme si particulier de Georges Kleiber.

En préambule, une question faussement naïve, qui amorce la pompe. Exemples :

— Qu'est-ce qu'un oiseau ? « Un vertébré tétrapode ailé appartenant au clade des dinosaures », oui. Quel francophone qualifierait cependant d'oiseau une poule ou un pingouin à l'instar d'un moineau, d'un pinson ou d'un canari ? (les experts auront reconnu la sémantique du prototype).

— Comment expliquer que l'article défini anaphorique *le* ou *la* convienne mieux à la séquence *Nous arrivâmes dans un village. L'église était fermée* qu'à ^{??}*Nous arrivâmes dans un village. Le bistrot était fermé* ? (ne pouvait-on s'attendre, dans un village, à un bistrot et ne pas exclure à priori deux églises, comme à Colombey ?).

— Pourquoi la phrase *L'homme a marché sur la lune en 1969* est-elle meilleure que [?]*L'Américain a marché sur la lune en 1969* mais (paradoxe dit « du cosmonaute ») la mise au pluriel [?]*Les hommes ont marché sur la lune en 1969* moins bonne que *Les Américains ont marché sur la lune en 1969* ?

— Si l'adjectif démonstratif, conformément à l'étymologie, « montrait », justifiez-moi qu'en présence d'un train les voyageurs s'exclament *Le train arrive* mais, en son absence, *Ce train a toujours du retard*.

Deuxième étape heuristique, le théoricien relaie l'observateur. Georges Kleiber ne se contente pas d'interroger, il avance des solutions, toujours novatrices et souvent décoiffantes. Quelques échantillons ?

— Les déictiques *ce, cette, ces* réputés contenir un article *le, la, les* (*ce livre* = « le livre que je désigne » ou « dont j'ai parlé », etc.) seraient au contraire des symboles indexicaux aussi irréductibles et inanalysables que les pronoms *je* ou *tu*.

— L'imparfait « de politesse » *Je voulais vous demander un petit service* renverserait la situation d'infériorité en obligeant l'interlocuteur *vous* à prendre acte que le locuteur *je* a été reconnu demandeur avant même de solliciter (*voulais* indique un temps passé) et en le plaçant *ipso facto* dans la posture du débiteur.

— La célèbre dichotomie issue de la *Logique* de Port-Royal (1662) des « relatives explicatives » *L'homme qui a été créé pour connaître et aimer Dieu...* et des « relatives déterminatives » *L'homme qui est pieux est charitable*, ne constituerait à tout prendre qu'une « image d'Épinal ». Dur pour des Jansénistes...

— La métonymie de la cliente de restaurant indélicate : *L'omelette au jambon est partie sans payer*, ou du malade hospitalisé : *L'hépatite du 3 n'a rien mangé*, bloquerait la reprise d'*omelette, d'hépatite*, etc. : bizarres, *L'omelette au jambon est partie sans payer, elle était trop cuite* ou *L'hépatite du 3 n'a rien mangé et s'est compliquée !*

Piqués au jeu, les grammairiens lézards (*Grammatici certant*) s'introduisent dans les interstices de la démonstration. Kleiber admet tactiquement sa répugnance à trancher mais réarguente. Les réfractaires insistent. Il esquive par une boutade : « Un sillon linguistique trop fortement labouré se transforme bien vite en ornière grammaticale », n'en riposte pas moins et sonne l'hallali en enrobant sa feinte humilité d'une verve orale ou écrite qui serait jugée assassine si elle émanait de n'importe qui d'autre.

Car l'homme, on l'aura compris, inspire la sympathie. Seuls ses intimes (je salue son épouse, la charmante Anne, et leur petite – grande – Louise de seize ans) savent ce que la drôlerie et la bonne humeur cachent chez lui de sensibilité écorchée, de nervosité, d'inquiétudes récurrentes et d'irritations mal domptées.

L'heure de la retraite officiellement sonnée, le leitmotiv du professeur dorénavant émérite vise à préserver l'idée d'une « linguistique cumulative, qui tienne compte des acquis antérieurs pour progresser et qui n'estime pas indispensable de reconstruire le monde, ne fût-ce que celui de la linguistique, à chaque lever de soleil ». Il déplore l'ignorance de beaucoup de néophytes (des « nainguistes », confie-t-il en aparté) : « Nous pensons (exception faite,

évidemment, des cas de génialité !) qu'il faut tenir compte des travaux antérieurs effectués dans le domaine d'études choisi et éviter ainsi l'écueil d'une linguistique *out of the blue*, de plus en plus répandue. Une telle attitude n'entraîne généralement pas de progrès sensible ; ce sont bien souvent les mêmes aspects qui sont redécouverts. Il faut aussi renoncer à une linguistique absidiolaire, dont l'une des manifestations les plus spectaculaires consiste à ne tenir compte que de soi-même... » Les aphorismes kleibériens, qui fourniraient un recueil, frôlent la cruauté. Ainsi, les « discoursivistes » (sic), à force de concocter le mot *discours* à toutes les sauces, squattant la discipline, « refont le lit de la littérature dans les appartements de la linguistique ». Et tel piratage d'un vers de Racine : « Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face / Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé / La fille de Minus et de Pasidoué », n'est-il vraiment qu'un calembour ?

Mon prédécesseur au fauteuil numéro 16, Maurice Piron, dans un *Petit lexique à la manière de quelques-uns et à l'usage de quelques autres*, définissait la sagesse : « Médaille qu'on mérite avec l'âge ; la face s'appelle sérénité et le revers, résignation. »

Vienne la sérénité au terme d'une longue impatience. Quant à la résignation, rien ne presse. Les courriels entrecoupés de bulletins météorologiques que Georges Kleiber a coutume d'expédier guettent inlassablement sur Strasbourg la moindre éclaircie après la pluie.

Cher Georges, en te recevant parmi nous, nos consœurs et nos confrères se joignent à moi pour te souhaiter mille soleils.

Copyright © 2016 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Marc Wilmet, *Réception de Georges Kleiber. Séance publique du 8 octobre 2016 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2016. Disponible sur : <www.arlfb.be>